

PENSÉE
DE MALEK
BENNABI

23) L'échec de la Nahda

C'est dans *Vocation de l'islam* que Bennabi consacre les plus larges développements aux causes de l'échec de la renaissance, aussi bien en Algérie qu'à l'échelle du monde musulman, en commençant par signaler l'occultation, par les intellectuels musulmans des XIX^e et XX^e siècles, du phénomène «décadence». Pour eux, le déclin était regardé comme un sommeil passager dont on pouvait se réveiller frais et dispos, ou à la rigueur comme un déclassement par rapport à l'Europe qui pouvait être surmonté avec le temps et de l'argent. Pour lui, au contraire, c'était quelque chose de beaucoup plus grave. Ce n'était ni un arrêt momentané dans un processus, ni un simple déclassement, ni un manque d'argent, mais une régression, une perte de vitalité, une inversion des valeurs en non-valeurs.

Un des paradoxes qui en découlent est celui exprimé par la formule «mendiants et orgueilleux». La morgue, l'insolence, la suffisance, voire le mépris affiché de manière plus ou moins visible par les musulmans à l'égard des «autres» a son point de départ dans la confusion opérée par eux entre l'idée islamique et leur propre personne.

C'est sur la société issue de cette décadence, la société post-almohadienne, qu'est venu se greffer le mouvement de Nahda avec sa double composante. La renaissance ne pouvait dans de telles conditions qu'être vouée à l'échec. Ce sont ces données «internes» qui ont échappé aux réformateurs ou qu'ils ont minimisées.

Bennabi trouve l'origine de cette carence dans la formation et le mode de pensée des hommes qui ont piloté le mouvement de renaissance : «Le rôle de Djamel-Eddin al-Afghani ne fut pas celui d'un penseur creusant les problèmes et en mûrissant les solutions. Son extraordinaire culture n'était qu'un moyen didactique d'action révolutionnaire. A l'époque où il vivait, dans les conditions où se trouvait le monde musulman plongé encore dans une totale apathie, cette action avait une portée psychologique et intellectuelle plutôt que politique... S'il ne fut ni le directeur ni le doctrinaire du mouvement réformiste moderne, il en fut l'initiateur, à la fois en recueillant et en transmettant tout au long de sa vie de pèlerin, cette inquiétude à qui l'on doit les modestes efforts de renaissance actuels, et en s'efforçant de recomposer politiquement le monde musulman. Mais cette recomposition était orientée vers les masses et les institutions et non vers l'homme à réformer, l'homme post-almohadien. Djamel-Eddin avait la juste vision de la pourriture de son milieu, mais sans perdre de temps à en étudier les facteurs internes, il croyait la faire disparaître en supprimant son cadre institutionnel... C'est ainsi que, s'il a bien été le promoteur du mouvement réformateur et demeure le héros légendaire de l'épopée moderne, il n'était pas lui-même «réformateur» au sens exact du terme. C'est au cheikh Abdou qu'il était réservé de poser le problème de la réforme, de toutes les réformes. Abdou était un Égyptien azharite : l'Egypte, immémorialement attachée au sol, a toujours été une société, c'est-à-dire un milieu où l'individu est constamment fondu dans une collectivité et doué, de ce fait, de l'instinct des réalités sociales... Après avoir pris conscience du drame musulman, Abdou devait obligatoirement le transformer en problème social alors que son maître Djamel-Eddin, esprit tribal et empirique, le voyait sous l'angle politique... Abdou savait que pour réaliser la réforme, il faut tout d'abord réformer l'individu. Il trouvait d'ailleurs à

cette conception une haute référence dans le Coran : «Dieu ne change rien à l'état d'un peuple...» Dans ce verset qui devint le mot d'ordre de l'école, notamment dans l'islamisme nord-africain, il y a un énoncé rigoureux de tout le problème social dont la donnée essentielle est dans l'âme de l'individu. Comment transformer cette âme ? C'est ici que l'esprit dogmatique du cheikh Abdou intervient. Il pense — comme le pensera plus tard l'Indien Sir Mohamed Iqbal — qu'une reformulation de la théologie musulmane est indispensable. Mais ce mot de «théologie» deviendra la fatalité du mouvement réformateur : celle qui le fera dévier partiellement en dévalorisant certains de ses principes directeurs, tels que le «salafisme»... La théologie ne touche en effet au problème de l'âme que dans le domaine du credo, du dogme. Or, le musulman, même le

musulman post-almohadien, n'avait jamais abandonné son credo. Il était demeuré croyant, ou plus exactement dévot ; sa croyance était devenue inefficace parce qu'elle avait perdu son rayonnement social, parce qu'elle était devenue centripète, individualiste : foi de l'individu désintégré de son milieu social...»

Dans ce portrait des deux leaders de la Nahda se trouvent résumées les causes qui vont priver de toute efficacité les efforts déployés par le mouvement réformiste qui n'aura fait au total que remettre à l'honneur la théologie qui n'a ni posé le problème de la «fonction sociale» de la religion ni procédé à une discrimination entre les traditions : «Le mot «traditions» est, en arabe, un mot magique : il peut recouvrir toutes les superstitions, toutes les mystifications, sous le vernis prestigieux de l'islam. Alors que l'essor «Meiji» orientait le Japon vers les techniques, celui de la renaissance musulmane restera longtemps circonscrit au domaine où le maintenaient à la fois les inclinations naturelles de l'homme post-almohadien — peu soucieux d'efficacité — et les données propres aux institutions culturelles qui avaient depuis longtemps perdu leur objectif social.»

Et Bennabi de prédire les catastrophiques conséquences de cette confusion dont les effets apparaîtront plus tard sous forme de discours islamiste et d'actes terroristes : «C'est ainsi que l'idéal islamique, idéal de vie et de mouvement, a sombré dans l'orgueil et particulièrement dans la suffisance du dévot qui croit réaliser la perfection en faisant ses cinq prières quotidiennes sans essayer de s'amender ou de s'améliorer... Il est irrémédiablement parfait, parfait comme la mort et comme le néant. Tout le mécanisme psychologique du progrès de l'individu et de la société se trouve faussé par cette morne satisfaction de soi. Des êtres immobilisés dans leur médiocrité et dans leur imparfaitement imperfection deviennent ainsi l'élite morale d'une société où la vérité n'a enfanté qu'un nihilisme. La différence est essentielle entre la vérité, simple concept théorique éclairant un raisonnement abstrait, et la vérité agissante qui inspire des actes concrets. La vérité peut même devenir néfaste, en tant que facteur sociologique, lorsqu'elle n'inspire plus l'action et la paralysie, lorsqu'elle ne coïncide plus avec les

mobiles de la transformation, mais avec les alibis de la stagnation individuelle et sociale... Cette paralysie morale, qui est incontestablement le résidu post-almohadien le plus dangereux, immobilise la société musulmane, incapable du sur-effort nécessaire à son redressement. La paralysie intellectuelle n'est qu'une de ses conséquences...» (*Vocation de l'islam*).

Nous tenons là une extraordinaire illumination de l'imbricolage psychologique dans lequel se trouvent les musulmans sans en comprendre la nature ou l'origine. Les pays occidentaux où sont établies des communautés musulmanes en constatent les effets quotidiens et commencent sérieusement à s'inquiéter de leurs conséquences sur leur avenir. L'explication proposée ici par Bennabi éclaire beaucoup de questions sur le comportement des musulmans par rapport à celui des autres communautés. Un des paradoxes qui en découlent est celui exprimé par la formule «mendiants et orgueilleux». La morgue, l'insolence, la suffisance, voire le mépris affiché de manière plus ou moins visible par les musulmans à l'égard des «autres» a son point de départ dans la confusion opérée par eux entre l'idée islamique et leur propre personne.

La seconde paralysie découle de la précédente : c'est le «taqlid». Lorsqu'on cesse de se perfectionner moralement, on cesse fatalement de modifier les conditions de sa vie et on devient incapable de penser cette modification. Peu à peu la pensée se trouve figée, pétrifiée dans un monde qui ne raisonne plus parce que son raisonnement n'a pas d'objet social : «Le «taqlid», ou conformisme moral, implique fatalement un renoncement à l'effort intellectuel, à cet «ijtihad» qui fut la directive essentielle de l'esprit musulman de la grande époque. Le «tajdid», consécutif à l'œuvre de cheikh Abdou, fut essentiellement un renouvellement littéraire qui n'empêcha pas le maintien de la pensée musulmane dans la soumission aux règles d'un traditionalisme étouffant... Du côté réformiste, elle est demeurée nouée aux thèmes classiques : la théologie, le droit, la philosophie, la scolastique, et dans aucun de ces domaines elle n'a dépassé les jalons posés par les maîtres de la réforme... Même dans les pays musulmans affranchis de la tutelle colonialiste, la pensée n'a pas encore acquis sa personnalité, son droit de cité, sa valeur sociale comme moyen d'action et base essentielle de l'activité... Si bien que cette

Cette culture qui repousse la causalité et la créativité au profit de l'imitation d'un modèle qui incite au «tawakul» (compter sur Dieu) et au «yaquin» (quiétisme) ne pouvait que perpétuer des mentalités passives, fatalistes et a-historiques, des mentalités prévenues contre toute idée de compétition, de combat de l'homme pour la conquête de la nature, de volonté de surmonter les défis, de sens tragique, d'esprit d'entreprise...

pensée demeurant inefficace, l'action devient agitation, bousculade ridicule, ce qui n'est qu'une forme de paralysie sociale. Toute action réelle entretient un rapport direct avec la pensée, et toute absence de ce rapport implique une action aveugle, incohérente, quelque chose comme un effort sans motif» (*Vocation de l'islam*).

En conséquence, poursuit Bennabi, «il ne faut pas s'étonner de ce que la pensée arabe n'ait pas encore acquis le sens de l'efficacité. Le despotisme des mots et des formes imprime un caractère superficiel à toute traduction de la renaissance... Si bien que des vérités vivantes qui avaient façonné naguère le visage de la civilisation musulma-

Par Nour-Eddine Boukrouh
noureddineboukrouh@yahoo.fr



ne ne sont plus désormais que des vérités mortes, ensevelies sous de belles phrases et sous une vaste érudition. Il semble que l'idéal demeure ce qu'il a été depuis la décadence : le fameux «puits de science» où la science s'engloutit et perd le sens de son rôle social... Tendue vers l'apologie du passé, la culture prend un caractère d'archéologie où l'effort intellectuel n'est pas dirigé vers l'avant mais vers l'arrière.

Plus tard, Edward W. Saïd parlera du «calme monumental et de la majesté inviolée de la tradition», poursuivant : «Le nœud de l'affaire pour l'intellectuel dans l'islam réside dans la renaissance de l'ijtihad, de l'interprétation personnelle, et non dans une abdication moutonnaire face à l'ambition politique des oulémas et des démagogues charismatiques.»⁽¹⁾ Toynbee qualifie de «péché d'idolâtrie» cette attitude et dit : «Une passivité aveugle devant le présent provient d'un aveuglement devant le passé. Et cet aveuglement est précisément le péché d'idolâtrie.» Abdou, quant à lui, utilisait l'expression de «Ahl al-djoumoud» (les partisans de l'immobilisme) pour désigner les oulémas de son temps. Avant lui, Ibn Khaldoun écrivait au sujet des savants religieux : «Ils se cramponnent au passé sans comprendre que la perfection n'est pas héréditaire.»⁽²⁾

L'ambition des réformateurs allait consister finalement en un simple mouvement d'imitation : «Le mouvement tendait en fin de compte, plutôt qu'à transformer les conditions réelles et fondamentales de la société musulmane, à la doter de moyens appropriés à sa défense ou à sa justification...

C'est ainsi que la renaissance s'est engagée dans la voie du «choséisme»... Pour la justification, on forgea un outil à double tranchant : on concevait ou on recréait le goût des valeurs islamiques pour faire face à l'emprise culturelle de l'Occident. Mais en faisant face de cette manière au colonialisme, on conservait ou en laissait intactes les données de la colonisabilité.»

Il ajoutera dans *Perspectives algériennes* : «Ceux de ma génération qui ont lu *La faillite morale de la politique occidentale en Orient* du Turc Ahmed Riza ou les écrits de Chakib Arslan ont lu en fait des œuvres de défense et de justification, non des œuvres d'édification ou d'orientation.»